

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | |

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9d., payable invariablement d'avance par tiers.

ETRANGER — 6s. 3d.

(Affranchir.)

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES:

Première Insertion 7cts. la Ligne,
Insertions Subséquentes 2 "

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

AVIS.

Jusqu'au premier de Janvier, toute personne qui nous enverra quatre abonnements, recevra le cinquième gratis. Le second numéro ne sera envoyé qu'à ceux qui auront transmis leurs noms avec l'abonnement. Nous prions nos correspondants et nos abonnés d'écrire leur adresse le plus lisiblement possible, afin d'éviter tout retard.

CAUSERIE AGRICOLE.

Nous voici enfin à notre poste! Ah! braves lecteurs de la campagne, vous avez compris notre tâche; elle est rude, mais avec votre appui elle nous semble déjà moins pesante. Espérons que vous nous le continuerez longtemps; nous en avons tant et si long à nous dire! Que de préjugés à détruire, que de notions fausses à redresser! Que de pièges tendus à la crédulité et à l'ambition! Quelle conspiration contre la paix et le bonheur du foyer rustique! Que d'ignorance et surtout que de faux savoir à combattre pour voir nos campagnes jouir de la vie calme et heureuse à laquelle Dieu et la nature les appellent!

D'abord, il est convenu que ce ne sera pas seulement la culture ou l'art de cultiver qui nous occupera; à côté du métier agricole, il y a le foyer rustique, les mœurs champêtres dont il faut apprécier les charmes et aussi les difficultés. L'homme des champs ne vit pas que de pain. La nature lui offre ses trésors de vie morale et de jouissances intellectuelles qu'il faut lui ouvrir afin qu'il y puise pour lui et sa famille le goût de son état. Mais il faut y avoir puisé soi-même pour lui offrir, des avis, car le cultivateur est plus intelligent que ne le croient beaucoup de gens. Il sent bien de suite si celui qui lui donne des conseils possède le véritable esprit rural; sans cet esprit on n'a point de prise sur

lui; et il a bien raison. C'est pour cela au reste, que tant d'ouvrages et de journaux, fort estimables d'ailleurs et contenant de bonnes idées passent par dessus sa tête sans qu'il daigne les arrêter au passage.

Il ne trouve là-dedans ni sa langue, ni ses idées, ni une notion suffisante de ses conditions d'existence. On lui parle de culture avec le jargon des académies; on lui apprend à gouverner sa maison et ses affaires comme s'il était de la ville; enfin tout cela sent l'habit noir, le fauteuil de cuir vert, la vie bureaucratique.

L'homme des champs répond carrément à des écrivains qui le connaissent si peu. *Nescio vos! Je ne vous connais pas!* A qui la faute?

A qui? Je pourrais le dire; mais ce n'est point notre sujet en ce moment: parlons de notre bonne vie rustique; avisons ensemble à la rendre plus productive et plus douce à nous et à nos enfants; voyons s'il y a moyen de tirer de nos travaux de quoi vivre ensemble en paix et en union et finissons-en avec ces rêves chimériques qui nous emportent, loin des champs, dans les spéculations de commerce, dans les professions dites libérales, où, pour un qui réussit et Dieu sait à quel prix, — il y en a cent qu'attend une vie agitée, misérable et promise à tous les genres d'épreuves.

Une vérité que la *Gazette des Campagnes* tient d'abord à loger et enraciner dans l'âme de ses lecteurs, c'est que, pour l'homme de toute condition, bourgeois, artisan, propriétaire, cultivateur grand ou petit, la vie de campagne est la plus douce, la plus agréable, la plus saine; la vie qui offre le plus de ressources, aux riches contre l'ennui et la satiété, aux pauvres contre le dénuement et la misère.

Voilà une vérité qui est juste le contraire de ce que tout le monde croit presque partout, n'est-ce pas? particulièrement à la campagne et le cultivateur lui-même tout le premier. Nous le savons bien; aussi nous ne nous amuserons point à le démontrer par des phrases. Ce sera les faits à la main, et en vous mettant sans cesse sous les yeux les exemples les plus décisifs et les plus faciles à suivre, que nous ferons notre petit bonhomme de che

min : et pour peu que vous nous suiviez, vous verrez que nous arriverons au but.

Du secours ! du secours ! et la cause est gagnée. Nous en demandons d'abord aux curés de nos paroisses. " En Basse Bretagne, (France) dit un journal parisien, il y a vingt ans, un jeune curé fut envoyé dans une paroisse des plus misérables, des plus isolées dont le territoire se composait de landes arides dont la paresse bretonne disait depuis des siècles : *Lande tu fus, lande tu es, lande tu seras*. Les pauvres y envoyaient paître quelques vaches maigres ; et, au lieu de travailler cette terre, ils passaient leur temps à filer à la main. — Dieu, tout le monde filait, jusqu'aux hommes !

" En voyant de gros et forts gaillards affublés d'une quenouille, le cœur du pauvre curé bondit d'indignation, mais c'était la coutume. Il y perdit son temps et son latin. De tout temps la paroisse avait vécu comme cela, de quel droit venait-il blâmer ce que ses prédécesseurs avaient trouvé bon ? C'était un brouillon rêveur, un songe-creux, même les plus malins lâchèrent le mot de *socialiste*. Bref, le curé vit bien qu'il fallait payer d'exemple. Il acheta un morceau de lande pour lui, et le défricha de ses mains. Du seuil de leurs cahutes (chaumières), ses paroissiens le voyaient traîner la brouette et manier la pioche pendant qu'ils étaient occupés de leur lâche métier, croyez vous que cela leur fit honte ! Ah ! bien oui ! ils se moquèrent du curé : " Il ferait bien mieux de dire son Bréviaire ! s'écriaient-ils ; d'ailleurs on verra bien s'il est plus malin que nos anciens." Cela vous donnait envie de leur casser la quenouille sur les reins !

Au bout d'un an la lande du curé était devenue un bon champ d'avoine. Le curé vendit l'avoine et sema du trèfle et des pommes de terre dans son champ. Du produit de sa récolte, il acheta une vache et un porc. Il eut du lait, il eut de la viande, il fit de l'engrais. D'année en année, il conquit quelque lopin de terre sur la misère et la paresse qui l'enveloppaient. Enfin la honte et le désir du gain firent quelques prosélytes au curé novateur, aujourd'hui toute la paroisse est bien cultivée et pas un homme qui ne rougit d'être vu avec une quenouille." Ceci en dit assez pour faire voir les bienfaits de l'exemple du prêtre dans les paroisses. Nous connaissons plusieurs curés qui ont réalisé des œuvres de ce genre dans notre beau Canada.

Viendraient ensuite les instituteurs ; mais pour en tirer tout le bien que leur position les met à portée de faire, il faudrait avant tout améliorer leur condition et étendre ou plutôt réformer leur programme. Les premiers pas sont déjà faits, et grâce à l'honorable surintendant de l'éducation, les instituteurs des Ecoles Normales suivent un cours d'agriculture. Mais il faut que ce premier pas soit suivi d'un autre, et celui-ci est du domaine des sociétés d'agriculture. Pour nous, s'il est un moyen capable d'aider puissamment à réformer notre système agricole, c'est bien l'exemple d'un instituteur de village, cultivant avec ses élèves un jardin et verger d'une couple d'arpents mis à sa disposition par la société d'agriculture. Dans ce petit champ d'expériences, les enfants apprendraient en deux ans la manière d'obtenir de beaux fruits et de beaux légumes. Au lieu de marauder chez leurs voisins, ils feraient

dans le jardin de leurs parents ce que l'instituteur leur aurait fait exécuter dans le jardin de l'école. Les meilleurs fruits, les légumes et les fleurs de choix, tous les produits améliorés se cultiveraient d'abord à l'école, puis l'instituteur en distribuerait les graines entre les membres de la société d'agriculture de son arrondissement. Et puis, si l'on craignait que les enfants n'y prisent pas assez de goût naturellement, n'y a-t-il pas la force des primes. Dans nos expositions de société d'agriculture, on distribue des prix pour un bel animal, un beau produit, un bon instrument. Nous ne verrions pas de mal à ce qu'il y eût un prix ou deux dans chaque comté pour l'enfant qui aurait le mieux profité de cet enseignement.

Quand à l'instituteur, le profit qu'il tirerait de cette culture serait un mobile assez puissant pour le décider à ne rien épargner pour faire de son jardin un jardin modèle. Dans nos prochains numéros, nous entrerons dans de plus longs détails à ce sujet.

Mais le curé et l'instituteur de la campagne, il faut qu'ils soient aidés, eux aussi de leur côté, et par qui ? — Il y a au foyer de chaque famille un être qui pense et agit plus pour les autres que pour soi ; la femme à la campagne, plus que partout ailleurs, c'est l'âme de la maison ; c'est elle qui est la reine et rien ne se fait sans qu'elle ait dit son dernier mot ; à vous donc, mères de familles, nous demandons du secours et celui-là ne sera pas le moins puissant. Formez à l'ombre de la ferme et pour la ferme, les enfants que Dieu vous a donnés. Apprenez leur dès le berceau à aimer la vie des champs ; votre pays et vos enfants vous en seront reconnaissants.

Et vous aussi, jeunes filles de la campagne, aidez-nous et nous vous aiderons. Vous en avez plus besoin que personne, car personne ne s'occupe fort de l'éducation qui vous convient dans vos villages. On vous apprend bien des choses dont vous ne savez que faire ; en revanche, on vous laisse ignorer mille choses qui feraient votre paix, votre bonheur et celui des maisons que vous aurez à conduire et dont l'avenir sera dans vos mains.

Si, à force de bon sens et de bonne volonté, il était impossible de refaire votre éducation, je vous dirais : N'en parlons plus ; quittez vite la ferme et le village où rien ne vous convient, où le petit savoir dont on vous a dotées, — triste dot entre nous, — n'a pas d'emploi ! A des filles élevées comme vous l'êtes, évidemment, il faut un mari, ou un maître qui soit votre égal : instruit, galant &c. &c., un homme de profession, enfin. — Quant à un mari cultivateur, que ferait-il de vous ? que feriez-vous de lui ? — oh ! oui, partez vite, jeunes filles, les villes vous attendent avec leur luxe, leurs fêtes... et bien d'autres choses... !!

Mais non, vous savez lire et écrire ; vous aimez encore vos parents et le toit où ils vous ont élevées ; votre bon sens saura remonter le courant où vous pousse un savoir faux et frivole ; vous comprendrez que bien employées, vos connaissances et vos qualités ménagères peuvent embellir et enrichir le foyer rustique. Vous aurez le double mérite d'oublier et d'apprendre et votre éducation sera votre œuvre, votre gloire, le bonheur de vos parents, de votre mari.

O jeunes filles des champs, vous serez la portion la plus choyée de notre public. Nous avons besoin de vous le dire et les prochains numéros de la *Gazette* vous le prouveront ; vous verrez dès lors si notre âme et notre cœur sont à la hauteur du bien que nous vous souhaitons. Ah ! Dame ! il faudra en découdre avec la littérature des chiffons, qui envahit jusqu'au foyer rustique, pour féconder dans vos jeunes têtes les semences de frivolité jetées par l'école ; nous aurons peut être à lui disputer vos sympathies, mais entre les exigences de la toilette et les caquets de la modistie, et les conseils de vos vrais amis, votre choix ne sera pas longtemps douteux. Vous aimerez qui vous aime et vous éclaire.

A l'œuvre donc, tous ensemble et au plaisir de se revoir.

Histoire de la Quinzaine,

Depuis la dernière quinzaine, peu encore d'incidents marquants sont survenus dans les affaires européennes. L'incertitude, l'embarras, la crise semblent augmenter, à la vérité. Voilà ce qu'il y a de tristement remarquable. Et les symptômes deviennent tellement alarmants, tellement pesants qu'on se prend à désirer la dernière crise pour sortir enfin de cet état étouffant d'attente et de perplexité.

Nulle terre, en Europe, qui ne soit ainsi travaillée de ce cauchemar affreux, précurseur d'un cataclysme social trop certain. La Russie, au milieu de ses glaces, sent le feu révolutionnaire s'introduire et arriver de proche en proche jusqu'au trône du Czar. La Pologne, dont la cause est la plus juste et la plus oubliée toutefois par les pouvoirs redresseurs de torts, tels que Napoléon III et le gouvernement anglais, la Pologne, à genoux, chante toujours son indépendance en face des Cosaques armés et des gouverneurs menaçants de cette Russie implacable.

La Prusse ne sait à qui se fier, ainsi que l'Autriche, pour faire de toute l'Allemagne un ensemble puissant contre la tempête qui approche. Elle a ses liens de famille et d'hérésie avec l'Angleterre, qui ne lui laisse pas toujours sa liberté naturelle. Delà des inquiétudes et des angoisses qui influent à la fois sur le gouvernement et sur la nation. Encore plus d'embarras et de perplexités enveloppent toute l'Autriche. La révolte et la désaffection menacent le trône même. Et son duc Maximilien à l'air de croire que le salut pourrait venir de l'Angleterre et de son constitutionnalisme. Pauvre dupe ! L'Angleterre, qui, avec la France, ou sans la France, entend bien réunir à son profit le plus qu'elle pourra des épaves que la tempête jettera sur tous les rivages, l'Angleterre fait, en ce moment, marchander son appui et son alliance par toutes les puissances. Le prétendu royaume Italien lève les mains et ses cris vers elle, se déhant, on dirait, de Napoléon qui a tant fait pour lui néanmoins, et qui, à la fin, fera tout peut-être, poussé par la révolution et sa mauvaise étoile.

Les dernières nouvelles d'Italie ne laissent encore aucune issue à l'espoir d'un meilleur état de choses. Seulement, aux yeux des catholiques clairvoyants, la question se dessine de part et d'autre de telle manière qu'il faut que l'orage éclate assez tôt, ou que le ciel se rassénisse tout-à-coup comme de lui-même.

Du côté de l'Eglise, son droit brille plus que jamais, et ceux qui veulent voir n'ont rien à désirer de plus clair, de plus persuasif. On savait déjà l'enseignement et la position décidée du chef de l'Eglise touchant le domaine temporel du Saint Siège. On savait également la position et l'enseignement des évêques du monde catholique. Ces deux autorités étaient plus que suffisantes pour éclairer et convaincre toute intelligence droite, tout cœur soumis ; mais voici que par surcroît de lumière et d'auto-

rité, l'usurpateur royal du Piémont a fait consulter les Universités catholiques de son prétendu royaume d'Italie. Qu'en est-il résulté ? Toutes, d'une manière ou d'une autre, ont répondu que la question était jugée et bien jugée par le Pape et les évêques, et qu'elles-mêmes, soumises à cette double autorité, n'avaient qu'à obéir à ce jugement de volonté pleine et dans toute la conviction de leur propre intelligence. Encore donc un échec pour le malheureux prince excommunié et victime actuellement de tous les mécomptes et de toute l'impuissance de sa triste situation.

Pressé à la fois par la réaction d'un peuple indignement trompé ; acculé de jour en jour par la révolution qui ne peut vouloir de lui puisqu'il veut se faire roi, et roi même d'un royaume imaginaire que la révolution réclame comme l'un des plus beaux bijoux de sa république sociale ; l'infortuné Victor Emmanuel n'est déjà plus, il nous semble, qu'un roi de théâtre pour devenir bientôt soit un général républicain, soit un plastron à l'habileté du stilet, ou de la grenade ou du pistolet.

On dit de nouveau que le Saint Père est très-malade. Heureusement la source d'où vient cette nouvelle indique assez souvent une spéculation de l'esprit révolutionnaire plutôt que la réalité des choses. Espérons qu'il n'en est rien, et prions toujours. On croit, dans le parti, qu'une fois Pie IX hors de ce monde, tout s'arrangera selon les plans de la révolution, comme si Dieu avait la vue assez courte, et le bras assez faible pour ne point se douter des idées libératrices de ces messieurs et pour plier bagage devant leur violence et leurs massacres. Ce qu'ils font aujourd'hui n'est qu'un châtement mérité par un peuple ingrat qui a voulu goûter au régime magnifique de la révolution. Dieu aura pitié de ce peuple, et alors on verra comme toujours si le bras de Dieu est raccourci et impuissant contre les usurpateurs et tous les fauteurs de la révolution.

En France, toujours double jeu de la part du gouvernement du fils aîné de l'Eglise. Les soldats français sont à Rome, Goyon est à son poste vigilant et menaçant, l'Empereur et la sécurité ne se laissent pas d'un moment, les évêques sont nommés et accueillis, un nouveau nonce a été accrédité ; voilà la face du premier jeu, le jeu ouvert, honnête et rassurant, on devrait croire. Cependant tout ce qu'il y a de catholiques éclairés et vraiment sincères, en France et ailleurs, craignent avec raison ; car il y a sous table un autre jeu, le jeu des réserves, des restrictions, des vigilances outrées relativement aux évêques, au clergé en général, aux ordres religieux, jusqu'aux sociétés de charité à la façon toute simple et toute sainte de St. Vincent de Paul. Il y a le jeu de la presse bonne et mauvaise mise sur le pied d'égalité pour faire preuve de non intervention entre l'erreur et la vérité, entre le bien et le mal. Quelle prudence !... Qu'est-ce donc ? l'épée de Damoclès est-elle donc appendue à tous les plafonds, et la sentence du puissant roi d'Assyrie est-elle écrite sur toutes les murailles ? Dieu sauve la France encore une fois ! et qu'il daigne accorder enfin à ses régisseurs actuels une part de cette lumière universelle qui inonde le monde catholique sur les événements du jour !

A côté de cette glorification universelle des droits du Saint Siège, il y a également la glorification des droits des souverains spoliés. L'Angleterre, elle aussi, dans ce qu'elle a de plus noble et de plus délicat en sentiment, vient de rendre hommage à l'héroïne de Gaète, l'épouse d'un héros, le roi de Naples. Les dames anglaises du plus haut rang viennent d'offrir une riche couronne à la reine de Naples. Avec un sentiment encore si général et si unanime touchant le vrai mérite et la vraie vertu, il ne faut pas désespérer du monde.

D'un autre côté, pour faire pendant au même sentiment, les ambassadeurs du roi de Siam, n'ont pas voulu laisser l'Europe sans aller payer un tribut de respect et d'admiration à Pie IX ; ce héros hors taille que les catholiques vénèrent comme leur frère et pontife suprême ; et que l'univers policé admire comme l'arbitre

sans peur et sans reproche de l'ordre social menacé par le droit nouveau et la révolution.

Les États-Unis continuent de se désunir. On prend son temps de part et d'autre afin sans doute d'épargner le sang et la ruine en laissant naître les occasions et les circonstances qui supprimeraient la guerre civile et toutes ses déplorables conséquences.

D'un autre côté, comme en Italie, la forfanterie et le dévouement commencent à s'émousser chez les chefs et le soldat. Ces guerriers si fameux au début, ces troupes sans égales dans le monde ont révélé de tristes défaillances, allant même parfois jusqu'au ridicule. C'est un nouveau motif d'arranger le tout à l'amiable, si l'on veut nous en croire. Sans quoi, l'histoire des États-Unis n'aurait par le temps qui court, que des pages peu satisfaisantes pour l'honneur ou la gloire de la nation. Mais, ce qui fait toujours peine profonde dans ce conflit malheureux, ce sont les souffrances de tout genre qui tombent sur le pays entier comme une calamité impitoyable, et qu'on semble ne pas apercevoir tant la passion ôte de plus en plus la sagesse des conseils et l'amour de la paix !

Quant à nous, nos propres affaires publiques sont toujours heureusement à l'état de calme, bien que, si l'on en juge par la polémique courroucée de quelques-uns de nos journaux politiques, on dût croire à un paroxysme dans les choses, puisqu'il paraît exister dans l'esprit de ces adversaires. En tout cas, c'est un malheur. Les gens qui veulent le bien devraient tout faire avant d'user leur force et leur talent dans les luttes personnelles. Et encore un autre malheur, naturel au pays apparemment, tant il est fréquent et opiniâtre parmi nous, c'est le bel usage qu'on fait, en ces occasions, des personnalités les plus déplacées à tous égards. Français ou canadiens, puissions-nous toujours et partout nous rappeler la douceur de nos mœurs, l'urbanité native de notre race et surtout la charité de notre foi. Alors tout y gagnera, les questions débattues, l'honneur des champions, et le bon nom du pays.

Il restera prouvé, nous l'espérons, que les luttes un peu trop chaudes de notre presse, relativement à l'immigration, auront cessé, que notre gouvernement a vraiment l'intention et le désir d'être juste et impartial sur ce point vital. A la bonne heure : puisse-t-il pouvoir réaliser en leur temps ce désir et cette intention de manière à faire cesser tout louche, toute appréhension et surtout toute lutte.

En définitive, le peuple des campagnes apprendra avec plaisir que notre gouvernement va se dévouer tout de bon à la cause vitale de la colonisation et de l'immigration ; et cela dans un esprit d'équité et de complète bienveillance, de manière à éloigner tout mécompte.

Les derniers renseignements touchant notre pays nous font voir M. McGee, un étranger trop bien reçu dans le pays, enrôlant, par reconnaissance sans doute, des volontaires au service de la guerre civile chez nos voisins ; et ce, en contravention flagrante avec la proclamation de notre gracieuse Souveraine. Bien plus, M. Rankin, membre de notre parlement provincial, lève un corps entier de soldats pour la même cause. C'est bien alors le proverbe : "ou n'est jamais mieux trahi que par les siens." Nos cours de justice s'occupent en conséquence de M. Rankin. Quant à M. Brown, fortement compromis, lui aussi, il a cru prudent de se cacher si bien qu'il est encore à être trouvé. Pour nous canadiens-français, restons toujours au poste de la loyauté et de la fidélité ; c'est le poste de l'honneur, de la conscience et de nos meilleurs intérêts !

Nos communications intérieures vont devenir de plus en plus faciles et utiles. On travaille fort à compléter nos voies ferrées jusqu'à Halifax, et un pont de glace, en hiver, mettra Québec à la portée de tout le monde.

Un premier jet de la codification de nos lois vient d'être publié : c'est le "Titre des Obligations." On le trouve chez les imprimeurs de la reine. Puisse le reste être édité bien vite, afin

que nous sortions le plus tôt possible du chaos de notre législation !

Lord Monck, notre nouveau gouverneur est sur le point de nous arriver. Puisse-t-il gouverner en paix notre Canada, et n'y prendre aucun préjugé qui nous serait défavorable. C'est à nous de lui rendre la tâche facile par un esprit d'union, de bienveillance et de sage progrès.

On parle encore de maladie ou de je ne sais quoi relativement à notre auguste reine Victoria. On la dit devoir aller à Nice pour sa santé. A la fin, il faut l'espérer, tous les mystères seront dévoilés, et Dieu veuille que le résultat en soit utile à sa gloire, ainsi qu'au bonheur de notre souveraine et de ses peuples.

Un ouvrage, utile au peuple comme aux lettres, vient d'être imprimé à Québec, chez M. A. Côté. C'est un *Cours d'histoire du Canada*, par M. Ferland, prêtre de l'archevêché. Le premier volume seul est sorti ; les autres, au nombre de trois, viendront plus tard. Personne n'ignore l'exactitude des principes et des faits qui distinguent cette œuvre. Le nom, la conscience et les lumières de l'auteur garantissent au plus haut point cette double et précieuse exactitude. C'est un livre qui, après ceux de religion et d'état, doit se trouver dans la maison de tout cultivateur canadien, en type encore si fidèle de notre origine et de nos plus chères traditions.

Un petit pamphlet qui devrait avoir aussi sa place obligée au foyer des habitans de la campagne, à cause des idées et des principes faux qui se font jour partout aujourd'hui, est celui intitulé "Cérémonies funèbres dans les églises cathédrales du Bas-Canada est l'honneur des glorieux défenseurs du St. Siège, &c."

Cette brochure, publiée à Trois-Rivières assez récemment, contient les discours de M. Lafèche, Vicaire Général, et de M. Desaulniers, prêtre du séminaire de St. Hyacinthe. Il y a dans ces discours tout ce qu'un esprit droit et un vrai catholique peuvent désirer pour s'éclairer, au besoin, pour se convaincre et se persuader pleinement de la justice et de la grandeur de la cause soutenue par Pie IX contre la révolution, le Piémont et les puissances fourvoyées. Il est heureux pourtant, sur ce point, que les puissances viennent d'acquiescer le Pontife des accusations sans pudeur faites à sa charge à deux reprises différentes par Ricasoli, le digne successeur de Cavour.

D'un autre côté, un ecclésiastique anglican, témoin peu suspect par conséquent, vient, dans une lettre reproduite dans un journal de Londres, acquiescer François II et son gouvernement des charges portées contre eux par les usurpateurs piémontais et par la révolution, et surtout par l'anglais Blackstone. Il peint en même temps les horreurs dont Naples est aujourd'hui témoin et victime ainsi que presque tout le royaume.

Enfin on dirait, puisse-t-il enfin en être ainsi ! que la vérité a son commencement de réaction dans bien des esprits. Espérons de plus en plus et surtout prions.

Les journaux de Londres viennent de publier une bien grave statistique. Il résulte du dernier recensement de la population du royaume uni, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, que l'Angleterre proprement dite voit l'accroissement de sa population se ralentir, l'Ecosse reste stationnaire et que l'Irlande est sous le coup d'une constante dépopulation. "Voici les chiffres, par rapport à cette dernière, dit un journal français bien renseigné, qui sont d'une terrible éloquence et contre lesquels se débat en vain la philanthropique Angleterre, cette nation qui se croit le droit d'aviser et de régenter les autres, d'insulter le Pape et le roi de Naples !"

" Population de l'Irlande	en 1841,	8,174,124.
"	"	1851,
"	"	1861,
		5,764,543.

En vingt ans, 2,410,581 habitans morts de misère ou émigrés ; soit plus de 420,000 annuellement ; et par jour 329 !"

Il y a heureusement à bénir Dieu, en Canada, d'un régime tou

contraire. Sachons-le conserver et veiller constamment à tout ce qui pourrait nous amener un pareil fléau.

La récolte est annoncée comme mauvaise en Europe; déjà les résultats s'en font sentir sur le marché.

Si les jeunes lectrices de la campagne, qui ont reçu une éducation soignée dans nos couvents, ont le loisir de lire deux excellentes poésies canadiennes, nous les adressons au feuillet du Journal de Québec du 12 Octobre, No. 123. *L'Iroquoise* et *l'Hymne de Marie* sont des prières d'intérêt à tout égard.

Enfin, terminant par une pensée universelle, on nous dit aujourd'hui que le nombre des décès sur toute la terre est, par année, de 21 millions; par jour, de 58,000; par heure, de 2,400; par minute, de 40. Quel sujet de réflexion!

Du fumier, encore du fumier, et toujours du fumier.

La grande plaie, la source capitale des misères du cultivateur en Canada, vient de ce qu'il ignore la valeur des engrais, et surtout l'art de les préparer, de les conserver et de les employer à propos. Jamais je ne passe devant une petite ferme sans me sentir le cœur serré à la vue de cet énorme gaspillage de matières propres à féconder la terre. Oh! oui, le cœur me saigne quand je pense aux peines infinies que se donnent les malheureuses familles de laboureurs pour arracher à la terre, quelques chétives récoltes et que je les vois abandonner au vent, au soleil et à la pluie les fumiers qui pourraient doubler le fruit de leur travail.

Non seulement ils perdent ainsi le meilleur de leurs engrais, mais ils laissent croupir les purins (*urines*), dans le sol des étables ce qui les rend très malsaines pour les animaux. Cet air empesté par les exhalaisons des urines épongées dans le sol sous le pavé, incommode les vaches, trouble leur digestion, tarit leur lait, les amaigrit et les expose aux maladies. Dans les cours, le sol n'est qu'un bourbier puant qui, s'il débouche quelque part, va corrompre l'eau des ruisseaux et des puits. Étonnez-vous après cela que la terre rende si peu; que les animaux viennent mal, que les vaches donnent peu de lait que les ôlèves soit chétifs et malingres, que la pauvreté et les maladies régnent au foyer rustique!

Le *soin des engrais*, mais cela devrait être, A, B, C, du cultivateur! c'est son pain, sa santé, celle de ses animaux, la propreté de sa demeure; enfin, c'est tout pour lui et il se comporte comme si tout cela n'était rien. Voilà où nous en sommes dans les trois-quarts de notre si beau pays.

Et, va-t-on dire que c'est l'argent qui manque? Mais non, il y a des gens très-à l'aise qui se donnent même les douceurs d'un luxe tout citadin et dont les étables sont des trous malpropres où les bêtes nagent dans l'or... dure.

C'est dépense inutile, dit-on, ah! bien, oui! c'est toujours la même raison, pour la plateforme à fumier comme pour l'éducation des enfants. Un brave père de famille qui travaille comme un nègre dépensera volontiers quatre à cinq cents louis pour faire de son fils un *monieur*; et il ne dépenserait pas le vingtième de cette somme pour lui faire enseigner l'art d'administrer son héritage; dépense inutile!...

Sera-t-on longtemps à revenir de cette manie des éducations brillantes?

Quand même les efforts de ceux qui travaillent à améliorer l'agriculture, n'aboutiraient qu'à apprendre au cultivateur ce que c'est qu'un engrais, où git sa vraie vertu, ce qui la constitue, ce qui la détruit, ces hommes là seraient les plus sérieux bienfaiteurs du peuple à l'heure qu'il est.

Si la *Gazette des Campagnes* pouvait obtenir sur ce point le quart de ce qu'il y aurait à faire, si elle pouvait éclairer les cultivateurs sur leur intérêt véritable et les faire entrer dans la vraie et saine pratique des engrais, elle serait le journal le plus utile de son temps. Il y a beaucoup à faire pour l'agriculture; mais rendre familière à tous la bonne pratique de fumures, c'est ce qui presse le plus, c'est par quoi il faut commencer.

Eh bien! je le dis sans détour, c'est là notre préférence, non pas pour nous seul, qui ne sommes rien par nous-même; mais en ayant avec nous cinq ou six mille lecteurs intelligents et dévoués, véritables amis du peuple, de ces braves gens plus avides d'action que de parole, nous pouvons faire beaucoup pour le bien des campagnes; c'est une réforme qui se fera lentement, sans bruit, sans réclame, sans tapage, sans gros discours bourrés de grandes phrases; mais ceux qui y travaillent y puiseront des satisfactions intimes; profondes, d'autant plus profondes que l'effet de leurs efforts ira en grandissant sans cesse. Ils seront comme la source de ces grands fleuves qui baignent les grandes villes, et qu'on traverse sur ces ponts gigantesques, laquelle source n'est qu'un petit filet d'eau caché humblement dans de hautes herbes à quelques cents lieues plus loin.

Vous le voyez, chers lecteurs, que nous tentions ensemble cette croisade? Oui, n'est-ce pas? Vous êtes assez dégoutés du langage à vide où se dépense le peu d'esprit qui nous reste dans toutes les classes de notre société. Voyons, êtes-vous assez chrétiens et même assez philosophes pour vous dévouer à une bonne œuvre uniquement pour le bien qu'elle fera, et sans souci du salaire creux de la popularité. Eh bien! suivez-nous et marchons! D'abord, il faut que tout le monde s'en mêle, curés, magistrats, instituteurs, tous ceux qui ont action sur le cultivateur. Ici tout le monde doit payer de sa personne: c'est une lutte envers le sol et envers soi-même.

Oui, envers soi-même. Tout être vivant, le corps humain comme le reste, vit de l'engrais et produit de l'engrais; vérité capitale celle-là, vérité simple et profonde, et par cela même difficile à se faire accepter. Car, sachez-le bien, on n'aime plus ce qui est grand et simple à présent, on aime ce qui est fin, compliqué, raffiné. Ah! la crinoline est bien l'emblème de notre siècle!

Eh bien! oui, nous vivons tous sur l'engrais, et nous devons rendre à la terre tout l'engrais que nous en tirons. Pauvre terre quelle banqueroute te fait le genre humain! Sans doute; mais qui paye les frais? C'est nous tous. La pauvreté du monde à là sa principale cause, n'en doutez pas.

Nous disions qu'il faut rendre à la terre toutes les substances qui en sortent pour nous nourrir et nous vêtir. Toute la production agricole est dans cette vérité; il s'agit de l'en dégager d'une façon pratique; c'est ce que nous ferons avec toute la clarté et la netteté possibles. Mais il est trop tard aujourd'hui pour entrer dans le vif du sujet.

A revoir donc au prochain Numéro.

Le Progrès le Cabaret et le Tabac.

Ah! pour le progrès, j'en suis. Vive le progrès!

Mais entendons-nous et posons des principes.

Progresser, c'est marcher en avant. Pour marcher en avant, il ne faut pas faire un pas et reculer de deux. A ce train, on n'avancerait même pas, comme Laramée, de quatorze lieues en quinze jours. Or, c'est justement ce qui arrive si, pour adoucir les labours des

classes agricoles, augmenter leur bien-être et perfectionner leurs produits, on ne s'occupe que des accessoires et peu ou point du principal.

Jusqu'ici, dit l'abbé Méthivier, les zélés du progrès n'ont cherché à perfectionner que le matériel de la ferme, les engrais, les instruments aratoires, les bestiaux, les récoltes. Dans les pompeux programmes et les brillants comptes rendus de leurs solennités agricoles, que voyons-nous? Des bœufs couronnés, des charrues décorées, des fumiers médaillés, des légumes diplômés; mais la charrue, le fumier, les légumes et le bétail ne constituent pas toute la ferme.

Dans la ferme, il y a, par-dessus tout, un grand instrument moral et intelligent qui fait valoir tous les autres: c'est le nombreux personnel de l'exploitation, le maître, sa femme, ses enfants, ses domestiques, ses journaliers, les trente ou quarante ouvriers d'états divers et les trente autres boutiquiers et fournisseurs qui travaillent dans la ferme ou pour la ferme, commercent avec la ferme et vivent par la ferme.

Or, il est évident que la source de l'aisance et le moteur du progrès, c'est l'économie, c'est la sobriété, l'activité, la moralité de ce personnel de la commune rurale.

Ne dites pas: *Tant vaut le bœuf, le cheval, le mouton, tant vaut le terre.* Dites, dites plutôt, comme vos aïeux: *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.* Noble et véridique adage qui fait dépendre de la dignité de l'homme la perfection des créatures placées sous sa direction.

Si donc vous êtes des hommes de progrès, commencez par prendre des goûts simples, des idées d'ordre, une délicate probité, l'estime de votre condition, le respect de l'autorité et l'amour de Dieu, base et sanction de tous les devoirs.

Déjà vous cultivez avec goût, vous entendez l'élevage du bétail, vous bâtissez avec une parfaite intelligence. Apprenez aussi à cultiver vos âmes, à élever vos enfants et à asseoir l'édifice de votre prospérité sur de solides vertus.

Ce serait une chose monstrueuse si, au milieu de vos belles campagnes, sous vos toits embellis, en présence des progrès industriels, vous gardiez un esprit étroit, une volonté faible, un cœur changeant, une âme sans honneur et sans énergie.

Ce serait de plus une chose périlleuse. Si nous laissons la barbarie descendre dans nos âmes, elle en jaillirait bientôt comme un volcan pour dévaster nos campagnes et anéantir nos fertiles progrès.

Vous voulez user d'une liberté honorable, suivre la voie du vrai progrès et vous procurer un parfait bien-être. En ce cas, fuyez le cabaret, ne vous habituez pas au tabac, ne lisez point de mauvais livres, ne contractez pas de dettes, travaillez et économisez, attachez-vous à la religion, obéissez à l'Eglise et sanctifiez le dimanche.

Sur la carte des sociétés anglaises de tempérance est représenté un tonneau d'eau-de-vie par la bonde duquel sort un squelette armé d'une faux. Ce squelette, emblème de la mort, pourrait servir d'enseigne au cabaret.

Le cabaret ne doit pas être confondu avec l'hôtellerie

où descendent les voyageurs; ni avec l'auberge où le paysan peut descendre quelquefois pour de bonnes raisons et sans de grands inconvénients. Le cabaret est un lieu où l'on se ruine pour boire, où l'on boit jusqu'à s'enivrer, où l'on se ruine pour avoir trop bu.

Tout n'est pas rouge dans le vin; il y a du blanc, il y a du noir, beaucoup de noir: du blanc sur le budget de l'ouvrier; du noir, beaucoup de noir dans sa pauvre vie.

En buvant sans nécessité, on boit bientôt avec excès.

A force de boire, on perd son temps, on perd son argent, on perd l'habileté et l'amour du travail. On arrive à la misère.

A force de boire, l'habitude d'user *plus d'huile que de coton* rétrécit les intestins, irrite l'estomac, agite les nerfs, amène un tic de tremblement et provoque des maladies, telles que pleurésie, fluxions de poitrine et combustion spontanée.

A force de boire, on perd sa raison, on use ses facultés d'esprit et on se fait comme une habitude de démence. Aussi les médecins assurent-ils qu'un tiers des aliénés ne doivent leurs maladies mentales qu'à l'abus des spiritueux. Sans entrer dans les maisons de fous, nous avons tous rencontré de ces buveurs qui servent de jonet aux populations.

A force de boire, on devient intempérant, paresseux, impudique, colère, envieux, orgueilleux, esclave des sept péchés capitaux. Les fables du paganisme parlent d'une magicienne qui offrait à ses hôtes une liqueur dont la vertu mystérieuse les changeait en ours, en loups, en animaux de toutes sortes. Cette magicienne était tout bonnement une cabaretière qui, avec de l'eau-de-mort, changeait les hommes en bêtes.

A force de boire, le père de famille cesse d'aimer son épouse et ses enfants, néglige le soin de sa maison, donne de mauvais exemples, commande avec dureté, s'emporte, frappe ceux qui ne plient pas avec empressement à ses moindres caprices. La mère de famille se désole, se ronge de chagrin dans une solitude pleine de larmes, et meurt prématurément, si tant est qu'elle ne demande pas une distraction aux plaisirs défendus. Les enfants grandissent en l'absence du père et au milieu des douleurs de la mère, s'inspirent de l'un pour devenir de petits ivrognes, de l'autre pour se révolter contre un pouvoir dont ils ont tant à souffrir. "Ah! disait le fils d'un buveur qui frappait sa femme, que je voudrais être grand! je battrais mon père."

A force de boire, on perd la foi, l'espérance et la charité: on devient impie, présomptueux ou désespéré ennemi de Dieu et des hommes. Et cela parce qu'on a entendu quelque imbécile à fin chapeau récriminer contre la religion sous les inspirations de l'esprit du vin. Comme s'il n'y avait pas plus de bon sens pratique, plus de sentiments élevés, plus de saine raison, plus de vraies lumières sous la blouse du campagnard que sous la doctorale importance des demi-savants en redingote.

A force de boire et de perdre l'esprit de la religion, l'esprit de famille, la santé, l'intelligence et les mœurs, on devient l'homme de désordre, ennemi de la société, soldat imbécile du socialisme. On meurt la corde au

cou, ou l'on se fait tuer sur les barricades d'une ville en révolution.

Le cabaret, c'est l'atelier du diable, l'école des sept péchés capitaux, la boutique de la mort.

"Ce n'est pas le vin seul qui enivre." Toutes les passions dérégées ont leur ivresse : toutes, aussi bien que l'intempérance, conduisent à la misère, à la maladie et à l'opprobre.

S'il n'y a que deux chemins pour arriver au bien-être : le travail et l'économie, il y en a cent par où l'indigence, la honte et le désespoir peuvent nous atteindre. Nous ne saurions parler de tous. Parlons du tabac.

De douze à dix huit ans, les jeunes gens qui n'ont pas d'esprit s'ajustent une pipe à la bouche, marchent en troubadours déhanchés, balancent leur bras, soulèvent la poussière avec leurs pieds, crachent en artistes, font beaucoup de fumée, et croient tout bonnement se donner, à si peu de frais, des airs de personnages.

Ce qu'ils se donnent plus sûrement, ce sont des airs d'imbécillité et un certificat d'imprudencence.

En suçant quelques pipes par fantaisie, on se crée une mauvaise habitude, et l'habitude une fois contractée ne tend plus qu'à augmenter. "Que voulez-vous, monsieur le curé, ça me fait du bien : le fourneau et le grenier agiques, ça dissipe et évacue les humeurs aquatiques de ma poitrine et de mon cerveau marécageux." us

Du tout, mon ami ; le tabac n'est bon à rien. Les médecins à l'enseignement, et ceux qui s'en rapportent à leurs avis en vérifient la sagesse par une facile expérience.

Au contraire, la tabatière et la pipe nuisent à bien des choses : premièrement à la bourse. A quatre sous par jour, vous dépensez soixante-dix francs par an, et deux mille francs en trente ans. Deux mille francs ! c'est la dot d'un enfant, l'aisance d'une famille ; et vous les dissipez en fumée !

Ensuite le tabac donne des nausées, provoque des vomissements, irrite les membranes du nez, descend dans la bouche, dans l'estomac, et complique volontiers les maladies sur le retour de l'âge.

Le tuyau de pipe, par sa dureté, use les dents, et par sa chaleur amène le cancer des lèvres.

La continuité de l'absorption du tabac empest l'haleine, met la bave sur les lèvres, la goutte jaune au bout du nez et vous donne, pour embellir votre vieillesse, tous les insignes de la malpropreté.

Enfin la distillation du tabac par le feu de la pipe ou par la digestion des narines, dégage la nicotine, poison violent qui mine insensiblement le fumeur.

Quant à l'esprit, n'en parlons pas. Le tabac est l'arsenic des hommes de lettres, le véhicule de la lourdeur, le promoteur de l'abâtardissement.

Décidément la pipe et la tabatière sont deux machines beaucoup plus redoutables qu'elles n'en ont l'air. Avec leur mine douceuse et les petits plaisirs qu'elles vous promettent, — car elles ne font guère que promettre — ce sont de vrais engins de destruction.

JUSTIN FÈVRE.

(Pour la Gazette des Campagnes.)

Transplantation des arbres fruitiers.

Voici le temps de planter les vergers : quelques avis, je pense, sur la transplantation des arbres pourront trouver ici leur à propos. Mais avant tout, voyons quels sont les arbres qu'on peut cultiver avec succès dans le district de Québec, et si cette culture peut devenir même rémunérative.

Les arbres qui entrent d'ordinaire dans la composition des vergers sont : les poiriers, pommiers, pêchers, abricotiers, pruniers, cerisiers et la vigne, auxquels on joint le plus souvent de menus fruits, tels que groseillers, gadeliers, framboisiers, fraisiers, ronces &c. ! Écartons d'abord, pour le district de Québec, les pêchers, les abricotiers, la vigne et les poiriers ; quant à ces derniers, les rares essais qu'on en a faits n'ont pas laissé perdre toute espérance, mais on ne peut encore compter avec assurance sur leur réussite. Il nous reste donc les pommiers, les pruniers et les cerisiers pour composer nos vergers, avec les menus fruits énumérés plus haut, qui réussissant à peu près partout, et je ne crains pas de dire que nos vergers réduits à ces quelques genres, peuvent non seulement répondre à l'attente de l'amateur qui y cherche plus une récréation ou une jouissance qu'un profit, mais peuvent devenir même très-rémunératifs pour l'horticulteur qui sait leur donner des soins intelligents. Mais, me direz-vous peut-être, n'a-t-on pas toujours dit que le climat de Québec n'est pas favorable à la culture des fruits, et que si on parvient à en avoir quelquefois ils sont toujours de qualité inférieure à ceux qui viennent à Montréal. Erreur, vous répondrai-je, préjugé qu'on n'a pas pris assez de soin de combattre, et pour preuve, je vais vous citer des faits.

Mad. Quirouet de St. Gervais, Bellechasse, a un verger qui lui a donné déjà jusqu'à 300 minots de pommes d'une seule récolte, et des pommes de première qualité. Un autre Mr. aussi de St. Gervais a vendu dans certaines années pour \$30 à \$50 de cerises. L'année dernière sur une des fermes des MM. du Séminaire à St. Joachim, un seul arbre de St. Laurent en a produit 32 minots, d'une grosseur et d'une saveur que n'ont jamais surpassées les plus belles de Montréal. Un ami me dit avoir mesuré lui même cette année, dans le jardin de M. le curé de St. Joachim, une pomme Alexandre de 14 pouces de circonférence. Un habitant de St. Anne, Montmorency, a vendu cette année même pour plus de \$160 de prunes. Ces quelques exemples prouvent surabondamment que non seulement on peut avoir de beaux et bons fruits à Québec, mais même que la culture peut en devenir très-lucrative pour ceux qui s'y livrent.

Mais ce sont tous des exemples tirés des environs de Québec, qu'en serait-il si on descendait plus bas, à Kamouraska par exemple ? Ce serait à peu près la même chose, et je le prouverai encore par des faits. Le Rév. M. God. Trembay m'a fait goûter des Fameuses qu'il récolte à l'Île-aux-Coudres comme je n'en ai jamais rencontré de plus savoureuses à Montréal même. Si jamais vous passez une excursion jusqu'à la Rivière-du-Loup, Témiscouata, traversez la rivière au bas du village, remontez la côte de l'autre côté jusqu'aux trois quarts environ, vous remarquerez, à main gauche de magnifiques pommiers, dont les branches chargées des plus beaux fruits, se déploient gracieusement sur la clôture de planche qui les entoure ; et si vous poussez la curiosité jusqu'à aller frapper à la porte de la maisonnette que les larges têtes des pommiers dérobent en partie à la vue, vous serez accueilli par un vénérable vieillard à cheveux blancs, dont la conversation tout-à-fait aimable et attrayante, semble ne pouvoir rouler que sur deux sujets différents : le récit des batailles du 1er empire auxquelles il a pris part comme soldat français, et l'histoire de chacun des arbres qu'il a plantés, greffés, taillés dans son jardin, depuis qu'il a troqué le sabre et le fusil pour la bêche et le râteau, ce qui date de plus de 30 années déjà. Il vous montrera ses Fameuses, St. Laurents, Grises &c., et vous avouerez de suite qu'on n'en voit point de plus belles et de mieux poussées à Montréal. Sans doute que Montréal a plus d'avantages que Québec pour la culture des fruits, mais ce n'est pas à dire pour cela qu'avec un peu de soin on ne puisse réussir ici à avoir de bons fruits et même en abondance. Mais voyez donc dans un grand nombre de nos paroisses ces énormes pommiers sauvages qui donnent chacun jusqu'à 15, 20 et 30 minots de fruits par année ; si des pieds de St. Laurents, Bourassas, Grises &c., étaient à leur place, ils en donneraient tout autant, et au lieu de ces fruits à peine mangeables que vous donnez pour 25¢

ou 40 sous le minot, vous auriez des pommes de qualité que vous vendriez 5 et 6s. le minot, sans peine. Partout où l'on récolte de mauvais fruits on peut en avoir de bons; il ne faut pour cela que se procurer des plants greffés de bonnes espèces et leur donner les soins ordinaires de culture. (*)

J'en viens maintenant à l'opération de la plantation des arbres. Cette opération consiste en trois points principaux, savoir : la préparation du sol, l'habillement de l'arbre, et sa mise en place.

1. Il faut que le sol que vous destinez à un verger soit de toute nécessité bien égouté, car les arbres ne peuvent réussir lorsqu'ils sont soumis à une humidité constante. Il faut aussi que le sol ait été préalablement défoncé, c'est-à-dire labouré profondément, et engraisé de même que pour produire du blé d'inde, des patates, ou tout au moins du froment.

2o. Vous recevez les plants à 3 ou 4 ans de greffe d'une pépinière : on a d'ordinaire brisé plus d'une racine en les arrachant, il faut donc avoir soin de couper au net toutes celles qui pourraient avoir été rompues ou déchirées. Mais comme par la perte d'une partie de ses racines, l'arbre sera privé d'une quantité souvent considérable de nourriture, il faut de même pour rétablir l'équilibre, opérer des retranchements dans ses rameaux. Vous rabattez donc chaque rameau jusqu'à 4 ou 5 yeux de la branche, c'est-à-dire que vous ne lui laissez que 4 ou 5 yeux dans le bas, et que vous lui retranchez tout le reste. Il faut même souvent supprimer quelques branches totalement lorsqu'elles sont trop nombreuses ou mal placées pour donner une belle forme à l'arbre. Vous coupez de même avec un outil bien tranchant, et aussi près du tronc que possible, les petits chicots, branches maltraitées &c., de manière à ne faire que des plaies nettes qui se puissent cicatriser promptement. Quand on plante en automne, il vaut mieux souvent attendre au printemps pour opérer la taille des rameaux, mais elle est de rigueur, il ne faut jamais l'omettre si vous ne voulez pas voir vos arbres pousser avec langueur pendant quelques années pour périr ensuite. Et voilà ce qu'on entend par *habiller un arbre* avant que de le mettre en place.

3o. Les arbres se placent en lignes parallèles ou en échiquier; dans tous les cas, il ne faut pas moins de 20 à 25 pieds, entre les pommiers, et de 10 à 12 entre les pruniers et cerisiers. Ayant donc creusé un trou de 3 à 4 pieds de diamètre, sur une profondeur d'au moins 2 pieds, vous commencez par jeter quelques pelletées de bon terrain dans ce trou pour l'amener à la hauteur qui conviendra aux racines de votre arbre; ayant soin d'observer qu'il soit à peu près aussi enfoncé dans le sol qu'il l'était dans la pépinière, et d'étendre toutes les racines dans leur position naturelle. Fixant alors votre arbre dans l'alignement que vous voulez observer, pendant qu'une autre personne le retient par la tête, vous continuez à remplir le trou, ayant soin que la terre se range parfaitement dans les interstices des racines et la pressant un peu du pied dans ce but, évitant que des mottes ne viennent faire des vides en empêchant la racine de toucher partout la terre. Si votre terrain n'était pas suffisamment engraisé, vous auriez soin de mêler à la terre, qui vous sert à remplir le trou du terreau de jardin, ou du fumier pourri, mais non du verd, ou encore de ces bourières qu'on rencontre partout autour des habitations et dans lesquels sont mêlés des cendres, charbons, cuirs, os &c. Vous assujétissez ensuite votre arbre à un bon tuteur ou piquet pour que le vent ne le dérange pas, évitant toutefois que le lien ou la hart dont vous vous servez ne puisse le blesser, et l'opération est terminée.

Rien de mieux que de tenir en culture, comme en patates, haricots, ou même en grains, le terrain de votre verger, pendant les premières années; du moins, faut-il avoir soin de ne pas laisser prendre de suite le gazon au pied de chaque arbre, afin de ne point nuire à l'évaporation et de favoriser l'admission de l'air.

E. D.

(*) Nous citerons, pour notre part, MM. F. DeGuise, de Ste Anne La Pocatière, Am. Morin, de St. Roch des Aulnets, Frs. Têtu de St. Thomas, Montmagny, qui depuis plusieurs années ont tenté avec succès la culture des pommiers, &c, des meilleures variétés, et qui n'ont pas cru perdre leur temps en allant à Montréal chercher des plants greffés ou en les greffant eux mêmes dans leurs vergers. Nous sommes heureux d'annoncer à nos amis et à ceux qui voudraient les imiter qu'une belle pépinière leur est ouverte à St. Joachim. Voir l'annonce, à la dernière page.

Discours de Mgr. Dupanloup, Evêque d'Orléans,

prononcé au concours agricole d'Orléans, le 10 août 1877.

Nos lecteurs verront avec joie le magnifique discours prononcé par Mgr. Dupanloup au concours d'Orléans, en France.

L'éloquent prélat établit d'abord que l'agriculture est antérieure même à la chute originelle.

« Dans le séjour bienheureux de l'Eden, l'homme, innocent, du travail, et travailler la terre : *posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur eum*. Ainsi le travail, avant d'être un châtement, fut une loi pour l'homme, une condition de son bonheur, de sa dignité, de son existence, un noble et nécessaire emploi de ses facultés et de ses forces. — Toutes les facultés de l'homme sont des puissances actives et qui demandent le travail. Les condamner à l'inertie, c'est les dégrader, les anéantir. Et quel fut le premier travail donné par Dieu à l'homme? Le travail des champs. »

Toute l'antiquité était pénétrée de cette grande vérité. « Chez les païens eux-mêmes on pensait que l'art qui nourrit les hommes venait du ciel, et qu'un Dieu lui-même avait dû l'enseigner à la terre. » L'éloquent prélat parcourt à grand pas toute l'antiquité agricole, et, arrivé aux temps modernes, il explique ainsi son goût personnel pour le grand art nourricier :

« Ah! pour moi, je l'avoue, j'aime les champs. Ce n'est pas assez pour moi de dire, comme on dirait au dix-huitième siècle, j'aime la nature! Non! j'aime la campagne, ses aspects, ses habitudes, ses paysages, sa vie, ses grands arbres, ses riches floraisons, cette germination profonde qu'on croit sentir et entendre dans les entrailles de la terre quand elle sort de son sommeil au printemps. »

Mgr. Dupanloup prouve éloquemment sa vive affection pour les campagnes de l'Orléans. Il décrit avec enthousiasme « ses horizons lointains, ses longues moissons jaunissantes; » il aime à suivre d'un pas pressé les rives du fleuve majestueux et ses grands aspects, ces vignes et ces coteaux cultivés par une race laborieuse qu'on voit aller gaiement au travail avec sa hotte, avant l'aube du jour, ces pépinières renommées, ces sillons si habilement tracés qui entourent notre ville comme d'un riant jardin; ces sapinières odorantes, image des sapins de mes Alpes; les sévères aspects de ces pauvres campagnes de Sologne, où la terre, quoi qu'on en dise, n'est pas ingrate, puisqu'elle fait ce qu'elle peut, et demande seulement qu'on lui donne les biens qui lui manquent; « puis, ce qui ennoblit ce grand spectacle, la grande coopération de l'homme avec Dieu, sa part merveilleuse dans l'harmonie, dans l'équilibre des éléments, dans le maintien des lois de la Providence. »

Le vénérable orateur pose ainsi les trois lois de notre vie matérielle :

« Le cours continu des eaux, la juste proportion dans les éléments respirables et dans les matériaux de la vie organique. Les deux premières se soutiennent par l'action seule de Dieu. L'homme, par l'agriculture, intervient dans la troisième. Le cours des eaux se perpétue par l'évaporation, les vents, glaciers. De même, la respiration des végétaux, compensatrice de celle

des animaux, maintient dans l'atmosphère, à l'aide des vents, la proportion de l'air respirable. Vous, messieurs, vous êtes les agents de la Providence dans l'accomplissement de ses vues paternelles. Ces matériaux de la vie organique, aspirés dans le sol par les racines des plantes, absorbés dans l'air par les feuilles des arbres, sont assimilés par les animaux. L'agriculteur les retrouve sous mille formes diverses pour en faire des engrais féconds; fumier des étables, résidus des usines, débris des manufactures, immondices des rues, objets sans nom, jadis sans valeur, et qui finiraient par infecter l'air; tout cela, messieurs, vous le savez mieux que moi, ce sont vos trésors, les sources où vous puisez sans cesse pour rendre au sol ce que vos récoltes lui ont enlevé, et c'est ainsi que les éléments de la vie organique se transforment et se rejuvenissent sans cesse, sans jamais s'épuiser."

L'éloquent prélat admire les produits de cette collaboration de l'homme avec Dieu, exposés à Orléans :

"La belle race nivernaise, avec sa forme, sa pureté persistante, la race mancelle améliorée par les croisements, la race charolaise renommée par sa finesse et son ampleur; les moutons du Berri, la race charmoise, l'honneur du Blois. Je les contemple, dit-il, avec une admiration ignorante (1), mais curieuse et satisfaite. Et il n'est pas jusqu'aux habitants emplumés et bavards des basses-cours de nos ménagères solognotes qui ne me réjouissent à voir. Savez-vous pourquoi? Parce que dans tous ces produits je contemple à la fois le don de Dieu, le travail de l'homme et le progrès du bien-être pour tous."

Puis vient l'éloge des machines, que résume admirablement l'observation suivante :

"Il y a deux mille ans on travaillait avec des esclaves abrutis. Aujourd'hui l'homme est libre; c'est la matière qui est esclave. Les esclaves, voilà les machines avant Jésus-Christ. Les machines et les éléments, voilà les esclaves dix-huit siècles après Jésus-Christ!"

Après avoir décrit les bienfaits de la science moderne et les précieux secours qu'elle donne au travail, il loue les canaux, les chemins de fer, surtout les bonnes routes.

"Elle me conduisent parfois à de bien pauvres églises, dit-il; mais enfin, ces routes sont faites; j'espère, messieurs, que maintenant vous nous ferez des églises, et même que vous songerez un peu à nos presbytères."

En effet, le presbytère et l'église sont nécessaires à l'agriculture, car là se forme son premier capital, les mœurs et les vertus chrétiennes.

"La terre ne vaut que par l'homme; l'homme ne vaut que par son âme: intelligence, vertu, instruction, piété, du berger au fermier, du laboureur au propriétaire, voilà le premier capital, le fonds indispensable. Le soldat, le prêtre, le laboureur, ajoutez y le magistrat, vous avez les grands éléments de la vie d'un peuple."

"Savez-vous pourquoi la France est le premier pays du monde?... L'Italie est plus belle, l'Angleterre est plus riche, la Russie est plus vaste; mais nulle terre ne porte de plus vaillants cœurs et de plus honnêtes gens. C'est la vertu qui fait l'homme, messieurs; et, de toutes les machines exposées ici, il n'y en a pas de plus parfaite, pour cultiver la terre et lui faire rapporter de gros revenus, que le cœur d'un bon chrétien, laborieux, économe, sobre et plein d'honneur."

(1) Que le vénérable prélat nous permette de n'en rien croire. L'ignorance ne parle point de ces grandes choses dans des termes aussi justes, et avec un accent aussi convaincu.

"L'Angleterre a le charbon, l'Italie a le soleil, la Russie a le bois, les métaux; la France a l'homme! ses ouvriers incomparables, ses braves paysans, élevés près de leurs mères à l'ombre de nos clochers. Les Français sont les premiers ouvriers, les premiers laboureurs (2), les premiers soldats, les premiers chrétiens du monde; et dans Jeanne d'Arc vous saluez hier, messieurs, une villageoise, une Française, une chrétienne, patronne et symbole de tout ce que je célèbre ici."

Enfin, l'agriculture seule offre une solution large, pratique et pacifique de la plupart des problèmes redoutables qui nous agitent. Le prélat attend d'elle le remède aux fléaux de ce temps, "la désertion des champs, les rêves insensés de l'ambition et de l'oisiveté opulente" Il adjure les propriétaires de demander leur bonheur au sol.

"Soyez fidèles au sol qui a fait votre nom et votre grandeur et le sol vous sera fidèle à son tour, et les populations vous béniront."

Dans la dernière partie, l'éminent prélat expose les harmonies de la vie agricole avec la vie chrétienne. Nous en donnerons un fragment dans le prochain numéro.

L'impression produite par ce discours a été des plus profondes. Le soir, au banquet officiel, présidé par M. le préfet du Loiret, un toast porté en l'honneur de l'éloquent prélat a été couvert par trois salves d'applaudissements, expression enthousiaste des sentiments qu'inspirent à toute la population les exemples et les paroles du grand évêque.

Nous n'ajouterons qu'un mot à ces citations. Nous demandons que cette admirable allocution soit répandue dans toutes les campagnes à titre de propagande catholique et agricole. Nous votons surtout pour qu'elle soit mise dans les mains de la jeunesse qui préleve sur le sol et ses épargnes les frais de ses coûteuses études, afin qu'elle apprenne à s'attacher plus que par le passé au toit natal, et à développer au profit de la religion et de la patrie le triple capital que la Providence lui a remis en dépôt.

LOUIS HERVÉ.

Problème à Résoudre.

Dans chaque comté du Bas-Canada, la Société d'Agriculture dépense, chaque année, en prix distribués à un concours d'animaux, instruments &c. &c., une somme variant de \$300 à \$500. Pourquoi? pour améliorer les races d'animaux &c. C'est très-bien :

Maintenant, je suppose que dans chaque même comté du Bas-Canada, la société d'Agriculture retranche de ces \$300 ou \$500, la minime somme de \$50 ou \$60. Je suppose encore que cette somme soit dépensée comme suit. Au chef-lieu du comté, il y a une école-modèle; l'instituteur est un jeune homme capable, il a lu et étudié des livres d'agriculture; il y a puisé quelques bonnes

(1) Malheureusement ce mot n'est pas tout à fait exact. Mais il dépend de notre éducation qu'il devienne une vérité.

choses et le reste lui a été fourni par le livre toujours ouvert de la nature. S'il a passé par l'École Normale, il a dû y suivre un cours d'Agriculture ; enfin il est plein de zèle et consent à faire ou tâcher de faire ce que vous lui direz.

La société loue deux, trois ou quatre arpents de terre en superficie aussi près que possible de l'École. Elle achète les quelques instruments indispensables, puis elle dit à l'instituteur : mon ami, ce champ est à vous : cultivez-le, améliorez le sol, faites y travailler vos élèves, dites-leur vos secrets agricoles et faites qu'ils prennent avec vous le goût de la vie des champs.

Aux élèves elle tient ce langage. Mes enfants, on dit tous les jours que plus vous allez à l'école, plus vous désapprenez à travailler ; eh ! bien, prouvez-mous que ce n'est pas votre faute. Travaillez avec votre maître, mettez ses leçons à profit et pour vous encourager on vous offre des prix à gagner.

Ces prix seraient des sommes d'argent ou mieux des médailles d'honneur ou des instruments de culture. Maintenant qu'on recueille bien vous dire si soixante piastres données en prix pour de beaux animaux auraient autant d'influence sur le progrès de l'agriculture si elles étaient dépensées dans la manière que nous supposons.

Ce problème est posé à messieurs les directeurs des Sociétés d'Agriculture, aux instituteurs, aux parents et généralement à tous ceux qui s'y sentiront intéressés.

Nous recevrons avec reconnaissance toute communication à cet égard.

— Au nom de la cause que nous servons nous devons remercier ici messieurs les directeurs de la Société d'Agriculture de Kamouraska pour l'aide bienveillant qu'ils ont cru devoir accorder à la *Gazette des Campagnes*. En même temps et au même titre, nous osons inviter les sociétés du Bas-Fleuve, que nous voulons servir spécialement, à suivre l'exemple de la société de Kamouraska.

varietes.

Paul et Marie.

A égale distance d'Auch et du petit village de Pavie on rencontre une assez belle propriété qui appartenait, il y a quelques années, à un ancien ministre de Charles X. Cette propriété fut, en 1830, mise sous le séquestre et plus tard on en fit un établissement de remonte pour l'armée ; à deux pas de cet ancien château, que l'on nomme le Garros, se trouve une ferme telle qu'on les voit dans le midi de la France, c'est-à-dire noire, sale, enfumée, entourée d'immondices de tout genre. Les habitants du Midi qui vivent l'année entière au grand air, au soleil, ne prennent pas, comme les habitants du Nord, soin de leur habitation, mauvaises cabanes que l'on habite à peine, ouvertes à tous les vents et à tout venant, sans plancher, sans plafond, presque sans meubles ; des brassées de paille de maïs jetées sur de misérables couchettes hantées de punaises, quelques vases de grosse terre, forment tout le mobilier. Des habits et du linge de toile d'é-toupe, pas de chaussons, pas de souliers. En hiver seulement des sabots. Le reste du temps pieds nus, courent dans la poussière et au soleil les hommes coiffés de bonnets rouges, les femmes, de quelque misérable mouchoir à carreau ; voilà les paysans du Midi. La vanité et l'amour-propre transcendant qui fait le fond de leur caractère forme un contraste étrange avec leur misère et leur dénuement, et cherche sa justification dans le luxe de la nature qui les entoure et dont ils sont fiers ; là, au milieu des champs sans cesse éclairés du soleil, fleurissent et croissent librement en haies, en touffes parsemées ça et là, les admirables ro-

siers du Bengale, les jasmins, toutes les fleurs qu'à grand'peine nous conservons dans nos serres.

A deux pas du Garros et de la ferme, sur l'autre rive du Gers, se trouve une jolie habitation que l'on nomme la Ribayre ; c'est à la Ribayre que vivaient il y a quelques années un colonel du génie en retraite et sa femme. Le colonel, M. Hingrèze, âgé de cinquante ans environ, s'était marié tard avec une très jeune fille sans fortune ; il n'avait pas eu d'enfant. Sa femme, comme la plupart des jeunes filles élevées dans les pensionnats en renom, était fort occupée de sa toilette, de sa personne, de ses plaisirs, et profitait du tout du colonel, lequel la conduisait dans le monde et partout où il pouvait espérer rencontrer une distraction pour sa femme. Celle-ci, au milieu de la vie la plus agitée et la plus mondaine, mourait écrasée sous le poids d'un ennui profond et incurable. Le colonel faisait sa société la plus habituelle des officiers composant le dépôt de remonte, voisin de sa maison de quelques pas seulement ; il les recevait souvent, faisait la partie et montait à cheval avec eux. Le soir M. et Mme Hingrèze trouvaient, aux confins des deux propriétés du Garros et de la Ribayre, les officiers mariés et non mariés, leurs femmes et leurs enfants, et tous ensemble prenaient le frais près du Gers, qui coule en cet endroit dans un lit étroit, fraîchement bordé de peupliers et de sapins, et coupé par une écluse tombant en cascade.

Un soir, M. Hingrèze rentra chez lui d'un air bourru qu'on ne lui avait jamais vu. Il tenait une lettre à la main.

— Qu'avez-vous donc ? lui dit sa femme.

— J'ai... j'ai... répliqua M. Hingrèze, que c'est insupportable... insupportable ! et que voilà notre tranquillité troublée pour toujours...

— Enfin, qu'arrive-t-il ? reprit Mme Hingrèze d'un ton aigre.

— Hé ! parbleu ! il y a que votre sœur est morte... très bêtement... morte.

— Ma sœur !

— Eh ! oui, votre sœur. C'est trop fort, à la fin ! Votre beau-frère meurt il y a dix mois, et voilà votre sœur qui meurt aujourd'hui ! C'est insupportable, cela, insupportable ! Voilà notre tranquillité troublée pour toujours. C'est fait... c'est fait, nous voilà troublés pour toujours, c'est moi qui vous le dis.

Mme Hingrèze, qui s'était jeté sur un fauteuil dans l'intention de se trouver mal, ou tout au moins d'éclater en sanglots, aux plaintes de son mari, se releva tout à coup et dit :

— Mais en quoi donc voyez-vous notre tranquillité troublée, après tout ? vous criez depuis une heure comme un écorché vif !

— Sans doute je crie, reprit M. Hingrèze, et il y a de quoi ; nous voilà avec un enfant sur les bras, et qui n'est pas à nous, encore ! ajouta-t-il sur un ton de reproche, et une fille ! Si encore c'était un garçon, on sourirait cela à l'école et ensuite au régiment ; mais une fille, il faut soigner, dorloter cela, la pater, l'aimer, après tout ! c'est insupportable...

— Mon Dieu ! ne faites pas tant de bruit, dit Mme Hingrèze ; qui vous parle de soigner, de dorloter, comme vous dites, la fille de ma sœur ? elle est en nourrice, hé bien ! qu'elle y reste. Je ne suis pas plus pressée que vous de l'avoir à ma charge ; elle aura un tuteur et à peu près de quoi vivre.

— C'est cela, un tuteur ! et vous croyez que cela peut aller ainsi, vous ! Un tuteur ! vous voilà bien ; et alors cette enfant va rester comme un paris, sans soins, sans affection, sans rien du tout ! Je vous dis que c'est impossible, reprit M. Hingrèze avec feu, et qu'il faut aller la chercher, et l'élever, et la bien soigner, et l'aimer, et tout... tout ce qu'il faut !

— Comment, comment ! reprit Mme Hingrèze, voilà bien une autre idée maintenant ; ne voulez-vous pas nous embarrasser de cette petite Marie !

— C'est insupportable ! criait toujours M. Hingrèze sans écouter sa femme, et tout en cherchant du linge, des habits, de l'argent qu'il entassait pêle-mêle dans une valise. Oui, vraiment, oui, vraiment, insupportable ! s'écria-t-il une dernière fois en se jetant dans un fauteuil et en s'essuyant le front ; et il faut que je sois à Auch pour le départ de la voiture encore ; je n'ai que le temps.

— Comment, vous partez ? vous allez la chercher ! cria Mme Hingrèze d'une voix éclatante !

— Il le faut bien, puisque vous m'y forcez, dit M. Hingrèze en saisissant sa valise. Mon Dieu, que c'est bête ! que c'est bête de mourir comme cela... à vingt-six ans ! criait-il en parcourant rapidement la distance qui sépare la Ribayre d'Auch. C'est insupportable, s'écria-t-il encore en se jetant dans la voiture prête à partir, me voilà troublé pour toujours...

Ses compagnons de route auraient pu encore l'entendre murmurer pendant quelque temps :

— Il faudra la soigner... la dorloter... l'aimer...
Mais le mouvement de la voiture finit par endormir le colonel.

Pendant ce temps, Mme Hingrèze, toute étourdie encore du départ de son mari, disait :

— Il est fou, c'est certain, il est fou ! c'est à n'y pas croire ! J'espère bien, toutefois, qu'il ne va pas me ramener cette enfant. C'est très intéressant, sans doute, une orpheline ; mais c'est très-embarrassant et très-dispendieux, et certes, ce n'est pas moi qui m'en chargerai !

En ce moment une amie de Mme Hingrèze entra.

— Vous me voyez, absourdie, dit Mme Hingrèze en cachant sa figure dans son mouchoir, afin d'avoir le temps de se composer un visage de circonstance, ces malheurs-là ne sont faits que pour moi ! Une femme sans cœur, rien de tout cela ne lui arrive, mais moi qui suis d'une sensibilité si grande, tous les malheurs m'accablent ; j'en mourrai.

Et alors, sur un ton lamentable entrecoupé de soupirs, Mme Hingrèze raconta à son amie ce qui venait d'arriver.

— La présence de l'enfant vous consolera, dit la dame.

— Je ne pourrai jamais la voir, dit Mme Hingrèze, je suis trop sensible. Une pauvre orpheline ! Mon Dieu ! je ne pourrai jamais la voir !

Mme Hingrèze prenait le lait nécessaire à son ménage chez un vieux fermier du Gârros.

— Madame, lui dit le pauvre homme en venant lui apporter son lait, si vous pouviez nous trouver quelques pratiques pour ma fille qui est couturière, vous nous rendriez un grand service, car hier matin en ouvrant notre porte, nous avons vu pendu à l'acacia qui est devant, un panier qui remuait tout seul ; nous avons vite été voir, il y avait une jolie petite fille dedans, ma chère dame, blanche et rose à faire plaisir ; ma fille, qui n'a sevré son enfant que hier, lui a donné le sein, la petite créature buvait d'un cœur !... enfin, nous ne voulons pas la rendre dans un hôpital, nous allons la garder puisque le bon Dieu nous l'a envoyée ; le curé de chez nous l'a baptisée sur-le-champ, en nous donnant de grands encouragements. Et comme c'était la sainte Paule, on l'a appelée Paule.

— Allons, dit Mme Hingrèze, il paraît qu'il pleut des orphelins, par ici !

Elle reçut ensuite toutes les visites que la nouvelle de la mort de sa sœur lui attira, elle pleura beaucoup en public et attendit le retour de son mari avec une certaine inquiétude.

Un soir, vers cinq heures, le colonel arriva enfin. On entendit dans l'escalier les vagissements d'un enfant nouveau-né, et la voix courroucée de M. Hingrèze qui disait :

— En vérité, c'est trop fort ! voilà un joli métier que je fais depuis huit jours, bonne d'enfant et nourrice, ou peu s'en faut ; c'est insupportable, ma parole d'honneur ! Dieu merci, me voilà arrivé, et je ne m'occuperai plus de toi, jolie princesse !

Et le colonel entra dans la chambre de sa femme tenant dans les mains une quantité de jouets d'enfant ; il était suivi d'une grosse paysanne laquelle portait l'enfant au maillot ; il courut embrasser sa femme qui restait immobile et atterrée, et prenant l'enfant il le remit à sa femme avec un sourire admirable, et lui dit :

— Ces petits êtres-là, voyez-vous, c'est insupportable, ce sont de vrais tyrans ; depuis huit jours, je n'ai fait que ses volontés ; je vous l'abandonne maintenant. Voilà huit jours que je traîne sur mes bras des charrettes, des moutons et des poupées, c'est d'un ridicule !... J'ai dans ma poche une arche de Noé.

Pendant que le colonel parlait, sa femme envisageait l'enfant :

— Elle ressemblera à ma sœur, dit-elle ; c'est le même visage sec et froid ; il faut penser à la mettre de suite en nourrice, puisque vous avez fait le joli coup de nous ramener cela.

Mais quelqu'un entra en ce moment, et Mme Hingrèze déploya à l'instant une tenresse extrême pour la petite fille.

— Vous allez garder cette enfant ? dit le visiteur.

— Sans doute, répondit Mme Hingrèze, prise au piège de sa sensibilité de comédie ; c'est tout ce qui me reste de ma pauvre sœur ; je l'aime déjà comme ma propre fille. Et Mme Hingrèze embrassa pour la première fois l'enfant, qui se mit à crier.

— Ma parole d'honneur, dit le colonel en la prenant vivement sur ses bras, c'est insupportable ! Vous verrez qu'il faudra encore que je sois bonne d'enfant !

La petite fille se calma à l'instant, et penchant sa petite tête sur l'épaule de son oncle, elle s'endormit. Celui-ci resta immobile, fumant gravement sa pipe, tant que dura le sommeil de Marie.

— Je vous avertis, dit Mme Hingrèze à son mari, que puisque me voilà forcée de garder cette petite, je ne la garderai certainement pas ici. Notre laitier a sa fille qui vient de sevrer son enfant, nous allons lui confier celui-ci, et cela dès maintenant.

— C'est cela, dit le colonel, de cette manière nous pourrions aller la voir tous les jours en nous promenant.

— Oui, comptez là-dessus ! dit Mme Hingrèze.

Ce fut de cette manière que s'installa à la Ribayre Marie Pellicue. Elle devint la sœur de lait de l'enfant trouvée dans un panier, et que l'on avait nommée Paule. Dès le lendemain de son arrivée, elle fut installée chez le vieux laitier et sur les genoux de sa fille, belle femme fraîche et brune, qui nourrit à la fois Paule et Marie.

Mme Hingrèze en fit sa parure. Ce fut à propos d'elle qu'elle fit l'étalage de sa sensibilité, ce fut à propos d'elle qu'elle prononça vingt fois par jour les mots de dévouement et d'abnégation, et pour s'entendre dire qu'elle était élégante et pleine de goût, elle para la pauvre enfant des toilettes les plus recherchées, les plus incommodes et les mieux faites pour la gêner dans tous ses mouvements.

Dès qu'elle était seule, elle cessait tout à coup de s'occuper de l'enfant, reprenait le ton sec et aigre qui était le seul ton naturel qu'elle eût, de sorte que Marie, tantôt obsédée par des soins et des caresses exagérées et tantôt brusquée, grondée, punie pour les moindres choses, arriva promptement à craindre et à détester sa tante, ce qui fournit un sujet de discours à Mme Hingrèze sur l'ingratitude des enfants.

La justice devait être rendue par eux cependant, car si Marie détestait sa tante, elle aimait son oncle qui ne cessait de crier. S'il faisait beau, il se levait en criant d'un ton courroucé : — C'est insupportable, ma parole d'honneur, il fait un temps superbe ! certainement, il faut que j'aille voir cette petite ; me voilà bonne d'enfant sur mes vieux jours, à présent ! S'il faisait mauvais temps, il criait plus fort, sortait et ramenait une bande d'enfants pour jouer avec Marie. C'est insupportable, criait-il, mais on ne peut pourtant pas laisser mourir d'ennui cette enfant-là !

JEAN LANDER.

(La suite au prochain numéro.)

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés que le Docteur O'Leary de Montréal a bien voulu accepter l'agence générale de la *Gazette des Campagnes*, pour la ville et le district de Montréal. Il est le seul agent autorisé à cet effet et toutes correspondances pour annonces ou abonnements devront lui être adressées, Rue St. Joseph Nos. 113 et 115.

Les agents des campagnes peuvent, s'ils le désirent, communiquer avec lui aussi bien qu'avec nous.

Un article sur la colonisation arrivé trop tard, est remis à la quinzaine.

"Un Canadien" vient de nous arriver; nous remercions notre ami en le priant de nous continuer l'aide de ses conseils.

Annonces.

Séverin Dupuis.

Portraits de toutes grandeurs à bon marché. Atelier: vis-à-vis le Palais de Justice.

St. Louis de Kamouraska.



Machines à Coudre.

Le Dr. Dechène, de St. Anne, informe respectueusement les Dames, les couturières et le public en général qu'il a constamment, chez lui, d'excellentes machines à coudre, manufacturées par Scovel & Goodell, et améliorées d'après un style nouveau. Leur mécanisme et leurs accessoires, ayant été perfectionnés tout récemment, les coutures qu'elle font n'en sont que meilleures et plus belles. Les personnes entr'autres auxquelles le Dr. Dechène a vendu de ces machines, ont témoigné déjà publiquement l'avantage qu'il y a, particulièrement pour les familles et les couturières, de se servir de ces inventions; voici les noms de quelques-unes de ces personnes:

- Mlles Sophie Hudon, Ste. Anne.
- " Adèle Jean, St. Jean Port-Joli.
- " Caroline Dumais, Kamouraska.
- " Emilie Cayouette, do
- " N. B. Pelletier, St. Paschal.
- " E. M. Richard, St Féréol.

Mr. Ed. Martin, tailleur, Rivière-du-Loup

Le Dr. Dechène offre des conditions de vente très avantageuses, et il n'est guère possible de les avoir à un prix aussi réduit qu'il les vend, dans les manufactures, aux Etats-Unis, ou à Montréal.

St. Anne de la Pocatière, 20 Octobre 1861.

ARBRES FRUITIERS.

LES sousigné ayant établi depuis quelques années une PEPI- NIÈRE D'ARBRES FRUITIERS près de l'ÉGLISE de ST. JOA- CHIM, offre en vente les plants d'arbres suivants en telle quantité qu'on le désirera.

Pommiers de 3 à 4 ans de greffe.

D'Été.—Astracan rouge, Favorite de William, Keswick Codlin, Moisson hâtive, Pomme d'été de Pearmain, Rameau, Sucrée- dorée, etc.

D'Automne.—Alexandre, Fameuse, Gravenstein Pomme royale, St. Laurent, etc.

D'Hiver.—Belle-fleur-jaune, Bourassa, Drap d'or, Espion du Nord, Greening, R. I., Mignonne allemande, Grise, Pépino de Hollande, Roy, Rambour d'hiver, Reinette rouge, Rougette anglaise, Rougette de Boston, Sibérie, Vaudervere, Vingt-onces, etc., etc.

Cerisiers, de 2 ans de greffe.

Belle de Choisy, Bigarreau Napoléon, Tartare noire, Mai Duke, etc.

Pruniers de 2 ans de greffe.

Reine Claude, Reine Claude de Bavay, Impériale, De violette, Washington, Prune de Coé, Damas violet, etc.

— AUSSI:—

Groseillers, Fraisiers, Framboisiers, etc., etc.

PRIX:

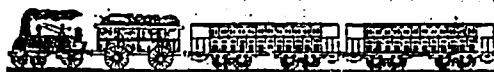
Pommiers greffés sur francs, 2s. la pièce, 20s. la douzaine, \$30 le cent.

Do nains, greffés sur paradis, 3s. 9d. la pièce, Pruniers et Cerisiers, 3s. la pièce.

N. B.—Les plants, convenablement empaquetés et dûment adressés, seront déposés à bord du Grand Tronc, ou des bateaux à vapeur, ou en quelque endroit de la Cité de Québec que l'on indiquera.

L.S. GERV. LACHANCE,

St. Joachim, Montmorency, 17 sep. 1861.



Le Chemin de Fer du Grand-Tronc du Canada,

DISTRICT DE QUEBEC ET LA RIVIERE DU LOUP.

Les convois partent de la Pointe-Lévi tous les jours à 1. 00 P. M. arrivant à la Rivière du Loup à 8. 00 P. M.

Les convois partent de la Rivière du Loup tous les jours à 7. 30 A. M. arrivant à la Pointe-Lévi à 3. 00 P. M.

C. FREER.

Surintendant.

LE DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE,

EMILE DUMAIS,

St. Louis de Kamouraska.